12

Voici maintenant plus d’un mois que Clément Pognel partageait la vie de Marie-Odile Zwang et rien ne se passait comme on s’y serait attendu. L’un ayant pu nous paraître une épave aboulique, l’autre une im- placable harpie, on ne pouvait guère envisager d’autre existence commune à ces deux-là que sur un mode SM élémentaire, quotidien scandé d’insultes et d’ecchy- moses, œil au beurre noir et dents brisées, Royal Canin en plat unique suivi d’une pincée de Destop dans le café.

Or pas du tout, vraiment pas. D’emblée, leurs rap- ports se sont révélés empreints de douceur et de respect mutuel. Ils habitaient chez Marie-Odile qui louait un deux pièces de la RIVP du côté de Gambetta. Au qua- trième étage, l’appartement n’était pas grand mais calme et bien éclairé, le salon donnant sur la rue de la Chine qui est à sens unique et peu passante, avec vue

99

imprenable sur l’hôpital Tenon, la chambre sur une cour bordée d’anciens ateliers, arborée d’un liqui- dambar et de lilas. Les meubles étaient tout ce qu’il y a de plus simple, trouvés à droite à gauche mais jamais franchement laids. C’était vraiment pas mal.

C’était pas mal pour deux, et même pour trois en comptant le chien tatoué sur l’avant-bras de Marie- Odile, né de mère beagle et de père inconnu, nommé Biscuit et avec qui Pognel s’est tout de suite entendu. Biscuit tenait beaucoup de la race de sa mère : petit gabarit, bien proportionné, caractère affectueux, tem- pérament docile et santé sans problèmes, bref autant de traits qui font, de cette marque de chiens, d’idéaux animaux de compagnie mais aussi de parfaits cobayes pour les laboratoires.

Leur cohabitation s’est d’autant plus vite et mieux harmonisée qu’ils travaillaient tous deux à mi-temps, le matin. Pognel descendait faire pisser Biscuit après que Marie-Odile les eut nourris l’un et l’autre, encore un petit café puis elle et lui partaient bras dessus bras dessous vers la place Gambetta où ils descendaient au cœur du métro. Comme elle poursuivait son trajet direct jusqu’à République, près d’où était situé le salon de coiffure, ils s’embrassaient tendrement à Père- Lachaise où Pognel descendait pour changer vers Nation. Son parcours, avait-il décrit par le détail à Marie-Odile, était ensuite un peu long : RER A avec changement à Gare de Lyon-Banlieue, RER D jusqu’à

100

Villeneuve-Saint-Georges, puis encore dix minutes de marche jusque chez Titan-Guss, super-discount élec- tro-ménager, gros et détail. C’était long mais c’était ainsi, il avait bien fallu s’y faire et il s’y était fait. Ce poste de magasinier, Clément Pognel expliquait l’avoir obtenu en réinsertion après avoir purgé sa peine, d’abord embauché à l’essai puis intégré en contrat à durée indéterminée. Sur sa vie avant la prison comme sur les causes de sa détention, le peu causant Pognel ne s’étendrait jamais beaucoup devant Marie-Odile Zwang, ce dont elle s’accommoderait quoique y reve- nant discrètement, parfois, sans insister. Tout allait donc fort bien.

Vers treize heures trente, Pognel revenait rue de la Chine où Marie-Odile, rentrée avant lui, avait déjà pré- paré le déjeuner, celui-ci d’autant plus facile à cuisiner qu’il lui avait trouvé à Villeneuve-Saint-Georges, selon son désir, un extra micro-ondes mixte à air pulsé. Cet appareil, contrairement à la suggestion initiale de Marie-Odile, Pognel lui avait assuré ne point l’avoir barboté dans les stocks. Faisant partie du personnel Titan-Guss, on lui avait accordé un discount sur dis- count, de sorte qu’un tel four – dans lequel Marie-Odile se mit à concevoir toute sorte de gratins – ne lui avait pas, laissait-il entendre, coûté lourd.

Pendant le déjeuner, si Pognel ne trouvait jamais rien à dire de son quotidien professionnel, Marie-Odile était en revanche diserte sur ses matinées au salon de

101

coiffure. Accidentellement, il arriva ainsi qu’elle ra- conta avoir coupé ce matin les cheveux d’un nouveau client dont il lui semblait avoir vu la photo, il y a long- temps, dans les pages people d’un magazine. Ou bien à la télé, chez Michel Drucker, elle ne savait plus trop, c’était il y a vraiment longtemps. Un type dans la chan- son, en tout cas, de cela elle était presque sûre. Elle décrivit assez précisément ce client pour permettre à Clément Pognel d’identifier, du moins de lui rappeler le physique de Lou Tausk, avant que celui-ci se fût fait connaître sous ce ridicule pseudo. À cette évocation, Pognel aurait pu réagir – passons sur l’inventaire des réactions possibles – mais non, il resta sans broncher, il reprit du gratin.

Après le déjeuner, Marie-Odile réchauffait – grâces soient rendues au micro-ondes – le café du matin. On se détendait un peu, on échangeait trois mots, on se regardait en souriant, il arrivait qu’on échangeât quel- ques baisers dans le cou, sous l’oreille, tout ça. Tu te sens bien, ici ? s’enquérait Marie-Odile avec émotion. Ça oui, alors, disait Pognel. Mais tu habitais où, avant ? lui demandait-elle encore de temps en temps. Honf, répondait Pognel. Comme elle l’avait beaucoup relancé sur sa vie antérieure à la maison centrale, cette question revenant régulièrement pendant les premières semai- nes, Pognel avait fini par s’inventer une jeunesse clas- sique d’enfant abandonné, passé par la DDASS puis quelques instituts spécialisés, scolarité à peine entre-

102

prise que fuie, foyers d’accueil, petits emplois intéri- maires jusqu’à cet épisode carcéral, suivi par une situa- tion enfin stable aux établissements Titan-Guss. Marie- Odile, émue par l’enfance malheureuse, se résigna donc vite et par délicatesse à ne plus aborder cette question. De même, les jours où elle était de congé au salon, elle se plia à l’interdiction édictée par Pognel de passer le prendre après son service à Villeneuve-Saint-Georges.

Les après-midi, à trois stations de métro de Gam- betta, ils se rendaient souvent à la piscine la plus proche, celle des Tourelles qui jouxte les services, vastes et fort bien gardés, de la DGSE située au 141 boulevard Mor- tier et qui est, on le sait, le service français de rensei- gnement extérieur, mais cela n’a rien à voir pour l’ins- tant avec ce qui nous occupe. Ils allèrent y nager dès les premiers jours de leur vie commune et c’est là que Pognel découvrit sur l’omoplate de Marie-Odile Zwang un autre tatouage qu’il n’avait pas distingué, toutes lampes éteintes, pendant leurs premières nuits. Il s’agis- sait d’une vieille figuration polychrome dont les tons vifs à l’origine s’étaient décolorés, délavés – rouge devenu rosâtre, vert et bleu rendus gris –, dilués dans ce qu’avec l’âge devient la peau (« *Visitez la peau ! Ses rides, ses bourrelets, ses varicosités, sa couperose ! Une expérience inoubliable !* »). On n’établissait même plus très bien si le sujet de ce tatouage, devenu presque illisible, consistait en une sirène classique, un dauphin sur mesure ou autre chose, mais à coup sûr il était

103

l’œuvre d’un technicien qualifié – le profil de Biscuit, sur l’avant-bras de Marie-Odile, relevant à l’évidence du travail d’amateur.

Sirène ou dauphin, ce motif devenu proche de l’abs- traction évoquait une vieille étiquette sur un vieux vête- ment qui flotte, qui ne vous va plus, que vous ne portez plus, ou un ancien autocollant sur une vitre arrière de voiture d’occasion, marque disparue de lubrifiant ou de dispositif d’antiparasitage. Mais sa présence laissait imaginer que Marie-Odile avait dû s’amuser dans sa jeunesse vu que la vogue du tatouage derrière l’épaule, compte tenu de son âge, datait d’une époque où les filles se le faisant pratiquer n’étaient pas les moins délu- rées. Bref il vint à l’idée de Pognel que, dans le temps, Marie-Odile avait dû être ce que certains nomment une bonne vivante, d’autres une joyeuse viveuse ou d’autres encore, moins distingués que nous, une sacrée salope.

Les après-midi, on s’occupait à lire le journal, faire les mots fléchés, une petite sieste ou des jeux vidéo. Le soir tombant, Pognel redescendait faire pisser Biscuit. On dînait puis, les soirs, on allait parfois voir un film au multiplexe de Gambetta ou bien, sans jamais qu’on se disputât sur le choix des programmes, on regardait un autre film à la télévision, à moins qu’un troisième film téléchargé sur l’ordinateur, Biscuit ronronnant bruyamment à leurs pieds. Quant à leurs nuits d’amour, elles étaient formidables. Là encore contre toute attente, Marie-Odile se montra capable de jouer alter-

104

nativement au lit les rôles de mère protectrice, de petite fille innocente et de pute imaginative. Clément Pognel, qui n’avait sexuellement connu dans sa vie que des sévices, et ce dans un rôle surtout passif, avait certes éprouvé les premiers soirs quelques appréhensions. Cependant il s’était imposé de faire face, d’affronter cette situation nouvelle, de prendre ses responsabilités : il y parvint très bien, en fut le premier surpris. Dans le registre amoureux, Pognel se montra fort actif, ingé- nieux, exhaustif, attentif et soucieux du travail accom- pli : bref, extrêmement viril. Bon, tout allait décidément au mieux pour le moment.

13

Quant à Constance, tout n’allait pas si mal pour elle non plus. On n’aurait pas imaginé qu’elle s’habituerait à son état de recluse, au point de ne plus se considérer comme telle. Il est vrai qu’elle était fort correctement traitée : on s’occupait d’elle avec autant d’égards qu’en cure, en villégiature, résidence d’artiste ou maison de repos.

Cette fin de matin-là, comme tous les jours quand le temps le permettait – de plus en plus souvent à l’ap- proche de l’été –, Jean-Pierre et Christian lui avaient installé une chaise longue sous le tilleul, avec un peu de lecture sur une table basse : magazines féminins, d’actualité cinématographique ou de sport cérébral, avec des best-sellers achetés à l’aveuglette qui pour- raient la distraire du Quillet, et qu’ils allaient chercher jusqu’à Bénévent-l’Abbaye, faute de maison de la presse à Châtelus-le-Marcheix. Victor ayant donné de

106

strictes instructions pour qu’elle ne prenne pas con- naissance des quotidiens, hebdomadaires et mensuels traitant de l’actualité – et spécialement des faits di- vers –, il revenait d’abord à Jean-Pierre, avant de les transmettre à Constance, de lire et de censurer avec ses gros ciseaux tout ce qui dans *Elle, Cosmopolitan* ou *Grazia*, pourrait évoquer de tels faits. C’est dans ces magazines, avec le temps, qu’elle allait voir se succéder les sujets classiques sur la mode d’été, puis les conseils de bronzage, maquillage, élégance à la plage en atten- dant les tendances d’automne et la rentrée. Et sur la ta- ble basse, à cette heure-ci, Christian disposait des bois- sons fraîches et des raviers contenant pistaches, aman- des et cacahuètes avant le déjeuner. Bien traitée, oui.

C’était surtout à ces deux hommes, chargés d’assurer la permanence, qu’elle avait affaire. Lessertisseur pas- sait de temps en temps, en compagnie de Lucile ou pas, pour s’assurer du bon déroulement logistique des cho- ses. Quant à Victor, qui semblait occuper une position de conseiller technique, il se montrait hélas au goût de Constance beaucoup plus rarement. Peu de distrac- tions, dira-t-on, certes, ni radio ni télévision, pas ques- tion bien sûr de connexion Internet mais, la vie passée de la jeune femme s’étant pour l’essentiel déroulée en ville, il n’était pas déplaisant de découvrir un milieu rural, flore et faune, dont elle ignorait tout – comme elle ignorait toujours où elle se trouvait au juste.

À cet égard, quelques signes existaient, pertinents 107

mais contradictoires. Car si, au-dessus de la cheminée, une carte départementale en couleurs avec effets de relief, éditée par le Conseil général de la Mayenne, pou- vait laisser entendre qu’on s’y trouvait, s’affichait aussi près du buffet le thermomètre mural publicitaire d’une boucherie-charcuterie-volailles, place de la Mairie dans un bourg aveyronnais au nom inconnu de Constance. Ce dispositif, œuvre du raffiné Lessertisseur qui, pour égarer un peu plus l’otage, avait disposé comme des leurres ces indices, l’un dérobé à Laval et l’autre à Saint- Affrique, sept cents kilomètres plus loin, s’était au demeurant révélé vain : la jeune femme n’étant guère plus savante en géographie française qu’en histoire naturelle, il ne l’avait en rien affectée.

Où qu’on fût, en tout cas, la ferme avait dû être occupée peu avant d’être investie par ses ravisseurs. Divers indices floraux et faunistiques en témoignaient. Côté flore, outre de lointaines perspectives herbues, arborées, auxquelles Constance n’avait pas accès, c’est en plan plus rapproché qu’elle surveillait un carré de fleurs classiques – zinnias, cosmos, anémones abandon- nés sans maintenance et dont elle s’est mise à surveiller l’essor avec intérêt, les entretenant et découvrant d’autres espèces qu’elle n’aurait su nommer ni même différencier, n’ayant guère envisagé les fleurs à ce jour qu’à l’état de blocs coniques préfabriqués sous papier cristal.

Et question faune, auprès de la grange, un coq aux 108

airs condescendants régnait sur six poules agitées de mouvements saccadés, non loin de trois lapins moins nerveux, reclus dans la structure d’un vieux piano. Il y a quelquefois des pianos là où on les attend le moins : celui-ci, droit, vermoulu, déverni, sans marque de fabrique à l’entrée de la grange, tenait d’abord lieu d’étagère où s’entassaient des contenants vides de pro- duits agricoles. Constance, ayant soulevé son abattant dans un bruit chuintant de bouche pâteuse, découvrit un clavier auquel restaient presque toutes ses dents, quoique fort jaunes et cariées par leurs dièses et bémols. Pas moyen d’en extraire un son : on avait dû recycler ses cordes à des fins de jardinage, user comme petit bois de sa table d’harmonie puis grillager son cadre métallique et ses pieds pour y inventer un clapier.

Quant aux bêtes moins domestiques, l’une d’elles au moins mettait un peu d’animation. Quand s’achevaient les après-midi, après une journée de lecture et de petit jardinage puis qu’elle eut retrouvé sa chaise longue sous le couvert du tilleul, un oiseau vespéral proposait régu- lièrement à Constance une sorte d’apéritif-concert. Au son, il aurait pu s’agir d’un prototype de merle amélioré qui, du haut de cet arbre et par tous les temps, s’égo- sillait dans le vide, répétant à l’envi, ad libitum, une mélodie de style humain plus qu’aviaire : tonale et composée de quatorze notes articulées, bien balancées, elle aurait pu tenir lieu de refrain pour une chanson grâce à laquelle, en adjoignant quelques couplets

109

appropriés, faciles à composer, le pseudo-merle aurait pu se faire un maximum de blé. Peut-être procédait-il ainsi dans l’espoir qu’à l’usure son chant ferait se dres- ser l’oreille d’un impresario de passage, agent ou pro- ducteur égaré dans le coin et qui, grimpant aussitôt dans le tilleul, lui arracherait une plume pour lui faire signer un contrat avec son propre sang.

Mais après qu’elle eut d’abord admiré cet oiseau pour son invention mélodique, Constance finit par trouver lassante, agaçante puis exaspérante la réitéra- tion de ce thème unique, l’amenant bientôt à maudire son auteur, à dévaluer son œuvre et ne plus le tenir que comme un adepte besogneux de l’école minimaliste, épigone mineur d’un La Monte Young ou d’un Char- lemagne Palestine. Et à part lui, dans la journée, Constance pouvait aussi inspecter les allées et venues de papillons polychromes, souvent seuls mais plus sou- vent par couples, foule de papillons cette année-là pro- fuse dans la région, surnaturellement plus dense que d’habitude et bien qu’on n’y croisât pas d’éléphant.

Ce dernier mot peut sembler incongru : nulle raison, direz-vous, de croiser des éléphants dans la Creuse et sur ce point nous sommes d’accord, nous ne le men- tionnons que pour la raison suivante. Selon les travaux du docteur L. Elizabeth L. Rasmussen, les femelles de l’*Elephas maximus* usent comme toute espèce ani- male d’une certaine combinaison de molécules dès le moment où l’exercice du rut devient envisageable, voire

110

souhaitable. Un tel signal chimique permet aux élé- phantes de faire savoir aux éléphants qu’elles sont sexuellement en pleine forme, folles d’amour, vibrantes de désir et prêtes à s’accoupler quand on veut. Or L. Elizabeth L. Rasmusssen a démontré avec succès que cet assemblage moléculaire – cette phéromone, donc, techniquement désignée sous le nom de *(Z)-7-dodecen- 1-yl acetate* – se trouve être exactement le même chez l’éléphant que chez plus d’une centaine d’espèces de papillons.

Nous pensions qu’il n’était pas mauvais que ce phé- nomène zoologique, trop peu connu à notre avis, soit porté à la connaissance du public. Certes, le public a le droit d’objecter qu’une telle information ne semble être qu’une pure digression, sorte d’amusement didac- tique permettant d’achever un chapitre en douceur sans aucun lien avec notre récit. À cette réserve, bien entendu recevable, nous répondrons comme tout à l’heure : pour le moment.

14

Suivant la directive d’Hubert, Tausk a pris rendez- vous avec Nadine Alcover qui s’est présentée chez lui vers dix-sept heures, jolie fille que nous avons sommai- rement décrite, dans le genre brune cheveux mi-longs qui peut être – comme d’ailleurs tous les autres genres – plaisant. Avant son arrivée, Tausk a pris soin d’installer un peu de Mahler à bas bruit pour créer une ambiance élégante, mais surtout pour laisser entendre que, tout compositeur populaire et léger qu’il puisse être, il se montre accessible à des œuvres sérieuses, émouvantes, graves, disons Kathleen Ferrier dans les *Kindertoten- lieder*.

C’est joli, chez vous, a tout de suite attaqué l’assis- tante d’Hubert en s’asseyant, et puis c’est tranquille comme quartier. Ah, s’est empressé Tausk, un silence, une paix, vous n’imaginez pas, un peu de thé ? Je m’en occupe. Je suis à vous tout de suite, a-t-il crié depuis sa

112

cuisine U.S. et, de retour au salon, il a posé le plateau sur la table basse où se trouvait déjà déployé son dossier. Ce sont les pièces concernant votre affaire, a dit Nadine Alcover, avec une première synthèse établie par maître Coste. C’est peu de choses, mais c’est une ébauche. Oui, a marmonné Tausk en feuilletant les documents, mais il manque ce qui concerne le doigt, non ? Vous voulez le voir, le doigt ? Non merci, a très vite énoncé Nadine Alcover en détournant les yeux, pas pour le moment. Je comprends, a dit Tausk, je comprends. En cas de besoin, il est au congélo. Allons-y. Examinons.

Mais c’est alors que tout s’est déréglé, précisément dans ce registre de calme et de silence évoqué par Lou Tausk à l’arrivée de l’assistante d’Hubert : provenant d’un appartement proche, une vibration de perceuse a commencé de s’élever – ce qui fait, je le sais bien, beau- coup de perceuses en peu de temps dans la même his- toire mais je n’y peux rien, c’est comme ça. Amorcée en douceur, sa vibration devenue trépidation s’est assez vite amplifiée pour compromettre un examen serein du dossier. On a d’abord fait comme si de rien n’était, avant de hausser la voix en fronçant les sourcils, répéter ou se faire répéter ce qu’on se disait, ruinant ainsi l’atmosphère quiète souhaitée par Tausk.

Une perceuse, d’ordinaire, on n’y recourt qu’une fois pour suspendre un tableau, deux pour assujettir une tringle à rideaux, trois ou quatre pour un miroir de salle de bains, pas plus d’une dizaine pour une bibliothèque.

113

Encore ne s’agit-il, dans ces cas-là, que d’opérations ponctuelles, courtes plaintes monocordes qui n’excè- dent pas vingt secondes : nuisance commune, très éprouvante pour les voisins mais généralement brève, on lève chaque fois les yeux au ciel puis c’est fini. Celle- ci, non. Son ronflement, si puissant qu’on pouvait le soupçonner d’être moins issu d’une perceuse que d’une machine-outil génétiquement manipulée, enfant natu- rel de marteau-piqueur et de bulldozer avec des chro- mosomes de scie sauteuse, son vrombissement de plus en plus puissant, loin d’être émis sur une seule note, n’ont cessé d’enfler tout en modulant, miaulant ou bar- rissant selon son angle d’attaque, peut-être, ou selon les profondeur, résistance, densité de la matière qu’elle affrontait.

Cette machine a bientôt témoigné d’une telle inven- tion modale que, d’abord, elle n’a pas hésité à entonner les premières mesures du cantique *À toi la gloire, ô ressuscité* – quoique sans poursuivre classiquement par *À toi la victoire, pour l’éternité –*, déviant ensuite furti- vement par le refrain de *Standing on the Corner* avant de se déchaîner sans pitié dans un hommage aux varia- tions conçues par Jimi Hendrix dans sa version de *Star Spangled Banner*, exécutée le lundi 18 août 1969 à partir de huit heures du matin.

On s’est regardés, gênés puis désolés, demi-sourires perplexes. L’examen du dossier se révélant impossible, autant prendre son mal en patience en attendant que

114

ça passe. C’est vraiment bien décoré chez vous, a crié Nadine Alcover pour crier quelque chose. Je peux vous faire visiter si vous voulez, a hurlé Tausk en se levant, suivez-moi. Et il a entrepris de faire circuler l’assistante dans toutes les autres pièces où, malgré tout, la machine-outil les poursuivait voire les précédait de plus en plus farouchement. Puis, lorsqu’en désespoir de cause Tausk a proposé qu’on passe sur le balcon, his- toire d’admirer la vue à moindre bruit, la machine s’est alors déchaînée avec plus de ferveur que jamais, son opérateur devant agir toutes fenêtres ouvertes compte tenu, sans doute, de la poussière. Et d’un coup, tout aussi brusquement, elle s’est tue. On a soufflé. Vous voyez comme c’est calme, a fait observer Tausk, je veux dire en temps normal. Rentrons. Là, on dirait que le ciel se couvre, c’est un peu sombre, je vais allumer une lampe, a-t-il annoncé en marchant vers cette lampe.

Mais le perceur n’avait dû s’arrêter d’opérer que pour un bref entracte, le temps d’aller pisser ou de se faire un café ou les deux, opérations qui l’ont sûrement remis en forme car son instrument s’est alors redéployé, plus démesurément qu’avant si cela était possible, d’abord dans le registre d’une flatulence aiguë, puis ouvrant son nouveau récital par une audacieuse varia- tion sur le premier mouvement du *Sacre du printemps*.

Ce ressac imprévu a fait sursauter Tausk penché sur la lampe et, dans un faux mouvement, il a dû tripoter trop fébrilement l’olive interruptrice, affoler le circuit

115

électrique car un éclair ponctuel flanqué d’un claque- ment mat, suivi d’une brève fumée, a brusquement jailli de l’olive et le courant s’est éteint d’un coup dans tout l’appartement – faisant taire Kathleen Ferrier qu’on n’avait jusqu’ici guère entendue dans tout ce bordel, mais enfin elle faisait une petite présence en arrière- fond, c’était toujours ça.

Le découragement visible, alors, l’extrême désarroi de Lou Tausk qui est tout à fait perdu dans ces cas-là, n’entend rien à l’électricité, ne sait rien faire de ses dix doigts sauf à l’extrême rigueur sur un clavier, ont été assez manifestes pour que Nadine Alcover en prenne la mesure. Troublée, quoique moins désemparée, elle a entrepris de l’apaiser en assurant que ce n’était sûre- ment rien, qu’il ne fallait pas le prendre comme ça, que ç’avait dû juste disjoncter. Simple affaire de fusibles, aussi bien. Bien qu’elle ne soit pas non plus, indiqua- t-elle, très habile de ses mains, peut-être pouvait-elle essayer d’arranger la chose, qui devait être toute simple. Mais, d’abord, où était donc installé ce tableau de fusi- bles et, ensuite, Tausk disposait-il d’une lampe de poche ?

Après qu’il a mis un moment à se rappeler où pou- vaient bien se trouver l’un et l’autre, Nadine Alcover est montée sur une chaise pour inspecter le tableau : déjà Tausk se sentait un peu mieux, rien de plus récon- fortant qu’une femme bien disposée pour s’occuper de ce genre de trucs. Quand l’assistante d’Hubert, du haut

116

de sa chaise, ayant chaussé ses lunettes et, haussant la voix vu l’altitude et le vacarme continué de la machine- outil, a diagnostiqué sur un ton professionnel qu’elle voyait bien ce qui se passait, elle a pronostiqué que ce n’était en effet pas grand-chose, mais est-ce qu’il y aurait par hasard un tournevis dans le coin ? Tausk s’est rap- pelé n’être guère équipé en outillage mais il devait bien se trouver quelque part un ou deux outils de ce genre avec un mètre ruban, du chatterton et un cutter : il est parti à leur recherche en se rappelant une boîte de six tournevis rangés sous étui par ordre de taille. Il l’a trouvée, on avançait.

Mais hélas, les choses se sont encore compliquées car chacun de ces tournevis était toujours un peu trop grand ou trop petit pour la taille de la vis, chacun pas- sant à l’autre la responsabilité de l’affaire, se défaussait en ricanant sur son voisin comme s’ils conspiraient à se montrer tous incompétents. Doit-on rappeler qu’il est déconseillé d’acheter les tournevis par lot, sachant qu’ils prennent très vite un mauvais esprit de groupe ? De son côté, la machine-outil ne mollissait pas, s’atta- quant à présent au *Galgenlied* du *Pierrot lunaire.*

Toujours juchée, Nadine Alcover a quand même fini par se débrouiller, priant Tausk de ne pas dévier sans cesse le faisceau lumineux de la boîte de fusibles. L’intervention n’a pas duré plus de cinq minutes, le temps pour Tausk d’observer que l’assistante était gau- chère, habile mais gauchère – mais aussi de considérer

117

ses jambes et leur prolongement supérieur, d’où les déviations du faisceau. C’est toujours un peu décon- certant, les gauchers, on leur prête volontiers une vie intérieure spéciale, une discorde enfouie, un tourment souterrain, une souffrance intime, tout cela qui est sans doute infondé peut les rendre émouvants – par exemple on imagine mal un gaucher tortionnaire, bien qu’on ait sûrement tort.

Ainsi, d’une seconde à l’autre, toute la lumière s’est rallumée dans l’appartement, en même temps qu’au salon Kathleen Ferrier redonnait du souffle, pour autant qu’on pût en juger sous le tonnerre de la machine-outil qui ne désarmait pas, décidément enga- gée dans un travail de longue haleine. Et une fois Nadine Alcover descendue de sa chaise, on est spon- tanément tombés d’accord pour prendre un verre, fêter l’heureuse issue de cette opération, Tausk a proposé du champagne et c’est une coupe qu’on a donc prise, puis deux.

Il n’était, de toute façon, pas possible de se pencher sereinement comme prévu sur le dossier Constance, les conditions de calme et de confort ne se trouvant tou- jours pas réunies. Mais, en même temps, pas de raison de se quitter pour autant, tout cela quand même avait créé des liens : Allons, pourquoi ne pas finir cette bou- teille au point où nous en sommes, a fait valoir Tausk. Nadine Alcover a dit bien volontiers, Tausk lui a souri en la servant, battant de l’œil et versant un peu de

118

champagne à côté, Nadine Alcover a souri sur le même ton puis on a très vite fait tout ce qu’il fallait pour gagner en valsant la chambre de Lou Tausk et se retrouver dans son lit.

Nadine Alcover était bien gauchère mais, contraire- ment à ses dires, fort habile de ses mains. On sait de toute façon que le sexe est ambidextre, et là réside un de ses avantages : c’est avec la même ingéniosité que droitiers et droitières, gauchères et gauchers peuvent indifféremment stimuler de l’une ou l’autre main tout organe sexuel qui se présente. Les choses se sont donc longuement et parfaitement déroulées, à plusieurs reprises et, du point de vue du voisinage, la machine- outil a au moins présenté cet avantage de couvrir, durant toute cette action, les témoignages de satisfac- tion produits par Nadine Alcover.

Elle est partie de chez Tausk en fin d’après-midi, juste à temps pour rejoindre une amie, comme prévu, dans un de ces bars chics et feutrés – cuir, cuivre, bois verni – où l’on se juche sur un haut tabouret, croisant haut les jambes et jetant des regards en biais. Nadine Alcover s’attendait à retrouver son amie sur un de ces tabourets, devant un premier Alexandra et déjà entre- prise par un vieux beau. Bien au contraire, l’amie s’était réfugiée tout au fond, dos tourné, devant une table discrète où se dressait un sobre Schweppes, et Nadine Alcover a eu un peu de mal à la trouver. Physiquement, tout oppose ces deux femmes : autant l’assistante

119

d’Hubert est souriante, chevelure dense et généreuse anatomie, autant l’amie est réservée, fluette, d’une lon- gue blondeur terne et plate. De plus elle n’a vraiment pas l’air en forme : épaules affaissées, teint cireux, mau- vaise mine.

Elle a esquissé un sourire éteint à la vue de Nadine Alcover puis, celle-ci ayant commandé un gin-fizz, elles ont parlé de choses et d’autres, futiles ou pas : les frin- gues, le travail, les hommes, mais ceux-ci sur un plan général, sans anecdote ou confidence particulières, ni Nadine Alcover sur son après-midi chez Tausk, ni son amie sur qui que ce fût. Bon mais dis-moi, a remarqué Nadine Alcover, je te trouve un peu pâle, tu es sûre que tu vas bien ? Ça va, a répondu l’autre, ça va bien. Un peu fatiguée en ce moment mais ça va. Et ça, c’est quoi, Lucile ? s’est inquiétée Nadine Alcover en désignant un gros pansement sur l’auriculaire gauche de l’autre. Qu’est-ce que tu t’es fait au doigt ? Oh, a dit Lucile, rien, pratiquement rien, un petit accident domestique.

Ah, s’est exclamée Nadine Alcover, on n’a pas idée de l’importance des accidents domestiques. Tu sais que c’est la troisième cause de mortalité, après le cancer et les maladies cardiovasculaires ? Tu imagines ce que ça représente rien qu’en France, les accidents domesti- ques ? Plus de vingt mille morts par an. Tu t’en tires plutôt bien, finalement.